

Roland Mahauden, dernier adieu

Il était né au théâtre de Poche et ne l'a jamais quitté, sauf pour sillonner l'Afrique.

Dans un communiqué, le Théâtre de Poche annonce que son fondateur et directeur pendant plus de 40 ans, s'est éteint vendredi matin à l'âge de 76 ans. L'éternel baroudeur à la vie tumultueuse laisse derrière lui un des héritages les plus emblématiques du théâtre francophone belge. Nous l'avions rencontré à maintes reprises et notamment en 2013 pour un large portrait. Retour sur un sacré parcours.

Une gueule et une voix

Roland Mahauden, c'était d'abord et avant tout une « gueule ». Le teint bûché par le soleil africain sous lequel il a baroudé avec des projets de coopération culturelle plein le sac à dos. Un visage dessiné par autant de rides que de combats menés pour que le théâtre ne soit plus un luxe pour une élite intellectuellement et financièrement nantie, mais accessible au plus grand nombre, à commencer par les jeunes. La voix grave façonnée par les Gauloises sans filtre qu'il fumait sans discontinuer, mais sans doute aussi par les heures passées à refaire le monde, au très branché bar du Poche, après des spectacles brisant les tabous de la société. Sans oublier les doux yeux bleus qui trahissaient, derrière la réputation de fibustier, un homme aussi meurtri par les aléas de la vie.

Rarement un artiste aura autant fait corps avec son théâtre. « Je suis né ici il y a 70 ans, souriait-il en nous recevant dans son antre au milieu du bois de la Cambre. Ma mère tenait le bistrot d'à côté. Elle exploitait la patinoire. C'était un endroit très populaire où les familles venaient manger des tartines au fromage blanc avec une kriek. »

Si Roger Domani fut le fondateur du Poche, c'est à Roland Mahauden que l'on doit l'installation du théâtre sur ce site semi-forestier. Après des études chez les jésuites à Godinne et une école de journalisme à Bruxelles, le jeune homme part au Congo, qu'il connaît par son père qui y fut administrateur territorial avant l'indépendance. Quelques années plus tard alors qu'il part former des paracommandos sur une base africaine, il rencontre dans l'avion Roger Domani. « On fumait les mêmes

clopes. » Très vite une amitié se noue. « Il m'a proposé de participer à un grand projet : organiser le premier ballet national folklorique du Congo pour le Festival des arts nègres à Dakar. C'était le début d'une aventure gigantesque. J'avais 21 ans. On est partis en jeep, on a parcouru le pays dans tous les sens, 15.000 kilomètres de brousse, parfois sous protection militaire, à la recherche des danses ancestrales, des danses d'initiation. Ça a duré un an. En avril 1966, nous avons présenté le ballet à Dakar puis nous sommes revenus en Belgique. Domani m'a alors expliqué qu'il était à la recherche d'une solution pour accueillir son théâtre, le Poche. D'abord installé chaussée d'Ixelles en 1951, le théâtre avait été exproprié pour laisser place à la galerie commerciale. » Ni une ni deux, Roland Mahauden lui parle du bistrot de sa mère dans le bois de la Cambre et convainc sa mère de leur sous-louer le local du club de pétanque, juste à côté.

Avec les moyens du bord, le duo aménage ce lieu brinquebalant – « quatre murs et un roofing » – et, en décembre de cette même année 1966, le Poche ouvre dans le Bois.

« On nettoyait les chiottes »

Déjà à l'époque, le Poche ne fait pas dans la dentelle : le premier spectacle à y être monté sera *Insulte au public* de Peter Handke. C'est l'hiver et la chape de béton qu'ont coulée eux-mêmes Domani et Mahauden n'a pas eu le temps de sécher. On y jette quelques passerelles de bois et le gratin bruxellois, en smoking et vison, s'y presse, fryant la météo glaciale dehors. Devant un tel désordre, une spectatrice s'écrie, faisant référence au titre de la pièce : « J'imaginais que le spectacle a déjà débuté ! » Les débuts sont chaotiques. « Ça ne marchait pas fort. Domani et moi, on vendait les tickets et on nettoyait les chiottes. Sur ma moto, je faisais constamment l'aller-retour entre les huissiers pour éviter qu'on ne mette aux enchères les fauteuils de la salle et nos deux machines à écrire. »

Mahauden s'éloigne un temps du théâtre, se tourne vers le cinéma, réalise

des courts-métrages, dont l'un recevra la médaille d'or dans un festival new-yorkais. « Ça s'appelait *Amen* et j'y jouais le rôle du Christ ! J'ai aussi travaillé avec des gens comme Jacques Brel ou la femme de Mick Jagger. » Entretemps, le Poche est sauvé par quelques initiatives ministérielles et entreprend même une rénovation complète. En 1997, tout est rasé et reconstruit. « Domani n'a pas eu le temps de voir le nouveau théâtre, il est mort pendant les travaux. »

Mahauden reprendra donc la direction du Poche pour y imprimer sa marque. « Ma préoccupation était d'ouvrir au plus grand nombre et d'attirer les jeunes. » Pari réussi avec des pièces comme *Les videurs*, qui se passait dans une boîte de nuit et qui a connu un triomphe sans précédent. « C'était du délire dans la salle. C'est génial quand un gamin de 15 ans téléphone pour demander comment on fait pour réserver une pièce de théâtre. » La plupart des plus grands succès du Poche – *Trainspotting*, *Les monologues du vagin*, *Chathroom* –, Mahauden les a dénichés à Londres ou New York. « J'ai toujours été attiré par le théâtre anglo-saxon. Je suis plus viscéral qu'intellectuel, et je crois que le théâtre anglo-saxon aussi. J'aime proposer des choses lisibles où il ne faut pas des sous-titres ou un programme pour comprendre ce qu'on voit. »

Et s'il présentait des spectacles secouant les habitudes, il précisait : « Je n'aime pas parler de "théâtre engagé" parce qu'on n'est pas là pour donner des leçons. On est là pour donner un bagage de réflexion. On ne fait pas ce métier pour dire aux gens ce qu'ils doivent penser mais pour leur dire qu'il faut penser. »

Ironie de l'histoire, à l'époque où nous le rencontrons, Roland Mahauden préparait la mise en scène du *Voyage d'Alice en Suisse* de Lukas Bärfuss, une pièce sur l'euthanasie. « Je fais partie de l'association pour le droit à mourir dans la dignité et je porte toujours ma carte dans mon portefeuille, au cas où. » Fidèle à ses combats, il le fut décidément jusqu'au bout. ■

CATHERINE MAKEREEL